



HAL
open science

Li Yu et le bonheur de voyager. Un extrait du Xianqing ouji (Notes jetées au gré d'humeurs oisives)

Pierre Kaser

► To cite this version:

Pierre Kaser. Li Yu et le bonheur de voyager. Un extrait du Xianqing ouji (Notes jetées au gré d'humeurs oisives). Impressions d'Extrême-Orient, 2010, Voyages. hal-01736616

HAL Id: hal-01736616

<https://hal.science/hal-01736616>

Submitted on 18 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Li Yu et le bonheur de voyager

Un extrait du Xianqing ouji (Notes jetées au gré d'humeurs oisives)

Pierre Kaser



Éditeur
Université Aix-Marseille (AMU)

Édition électronique

URL : <http://ideo.revues.org/72>
ISSN : 2107-027X

Référence électronique

Pierre Kaser, « Li Yu et le bonheur de voyager », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 1 | 2010, mis en ligne le 02 février 2010, Consulté le 20 janvier 2017. URL : <http://ideo.revues.org/72>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Tous droits réservés

Impressions d'Extrême-Orient

1 | 2010
Voyages

Li Yu et le bonheur de voyager

Un extrait du *Xianqing ouji* (*Notes jetées au gré d'humeurs oisives*)

Pierre Kaser



Entrées d'index

Auteurs étudiés : Li Yu

Texte intégral

Commentaire

Malgré plusieurs traductions françaises récentes de ses romans et d'une partie de ses essais¹, Li Yu 李漁 (1611-1680) reste encore mal connu du grand public. Il n'en est pas de même pour le petit monde sinologique qui a encore en mémoire les excellentes monographies² qui l'ont, voici une vingtaine d'années maintenant, sorti de l'injuste oubli dans lequel l'avait plongé une condamnation morale de son attitude peu conventionnelle au regard des mœurs de son époque et d'une partie de ses écrits, au premier chef desquels son roman érotique, le *Rouputuan* 肉蒲團 (Chair, tapis de prière, 1657)³. Li Yu mérite pourtant, et ceci à bien des titres, toute notre attention. Pour faire court, disons que ce fut un touche-à-tout de génie, j'entends par là qu'il apporta une touche personnelle et novatrice à tous les domaines qu'il aborda pendant sa vie créatrice, savoir le théâtre/opéra pour lequel il composa dix pièces et auquel il donna la dramaturgie qui lui manquait, la fiction en langue

vulgaire – il laisse, en l’espace de quatre ans (1654-1658), trois collections de récits et un roman –, la poésie, la prose, mais aussi, ne l’oublions pas, dans le domaine de l’édition, de la décoration d’intérieur et de jardin ; son art de vivre, qu’il exposa si agréablement dans ses essais, a encore beaucoup à offrir aux lecteurs contemporains du monde entier.

Ce fut aussi un voyageur, sans doute plus par nécessité que par plaisir, encore que, comme on va le voir, Li Yu savait, en chaque circonstance d’une vie bien remplie, tirer profit des nécessités et des contraintes.

Originaire de la région du Dongnan 東南, ce Sud-Est prospère qui lui était cher⁴, il en connaissait bien les routes. Condamné à les parcourir notamment pour se rendre aux examens mandarinaux, il en goûta maintes fois les dangers, comme lorsque des brigands de grands chemins empêchèrent le brillant bachelier qu’il était devenu en 1635 de finir son périple vers Hangzhou, mettant – on est en 1639 – un terme à sa quête du succès dans la carrière officielle. Plus tard, et selon les circonstances, il lui fallut fuir les escadrons des Ming en déroute, les troupes mandchoues qui envahissaient la Chine, les rebelles en tout genre ; il lui fallut encore déménager plusieurs fois : d’abord pour emmener sa famille d’une retraite devenue incertaine vers la capitale provinciale, Hangzhou 杭州, au début des années 1650 ; puis quelque dix ans plus tard, pour aller s’installer à Nankin 南京 dont il fut vingt ans durant un résidant à la compagnie recherchée. Il passa les dix dernières années de sa vie à Hangzhou sur les bords du lac de l’Ouest, le Xihu 西湖 auquel son surnom le plus connu, Hushang Liweng 湖上笠翁 (Le Vieillard au chapeau de paille des bords du lac de l’Ouest), l’associe définitivement. Mais c’est surtout à la fin des années 1660 qu’il entreprit ses plus longs déplacements. Toujours à la recherche d’appuis financiers que ses qualités de dramaturge et sans doute un irrésistible charme réussissaient à lui procurer, il gagna Pékin en 1666, se rendit ensuite au Shaanxi 陝西, visita le Gansu 甘肅, pour ne rentrer chez lui, le fameux Jieziyuan 芥子園 (le Jardin grand comme un grain de moutarde), qu’en 1668. Il en repartit bien vite pour un long séjour à Guangzhou 廣州, notre Canton. En 1670, il se trouva pendant de longs mois à Fuzhou 福州 au Fujian 福建.

Quand, un peu avant de reprendre une nouvelle et dernière fois la route de la capitale, il publie son *Xianqing ouji* 閒情偶寄 (Notes jetées au gré d’humeurs oisives, vers 1671), il a déjà parcouru une bonne partie de l’empire et a connu le sort commun aux voyageurs au long cours, seul ou en petite compagnie – quelques serviteurs et plusieurs concubines qui faisaient également office de comédiennes. Dans le texte qu’on va lire dans sa première traduction française et semble-t-il en langue occidentale⁵, Li Yu revient indirectement sur cette expérience, nous livrant avec son inimitable goût du paradoxe, des réflexions très personnelles sur le voyage et les voyageurs. Il ne nécessite guère plus de commentaire qu’une mise en garde amicale : tout, même la plus terrible adversité, peut être source de plaisir.

Traduction : « Comment voyager heureux »

¹ S’il y a un mot qui exprime complètement ce que c’est que d’entreprendre des voyages au long cours, c’est bien celui que composent les caractères « *lǚ* »

et « ni », car « voyager » c'est bien affronter l'« adversité »⁶. Qui n'en a pas déjà connu les affres ne sait rien du plaisir qu'il y a à rester chez soi. Voilà bien une sensation qui se doit d'être goûtée par le menu.

2 Lorsque je reviens d'un périple aux lointaines frontières, les gens du village me lancent cette question : « Ces expéditions aux confins sont-elles plaisantes ? », question à laquelle je réponds par l'affirmative. Certains qui ont eu l'expérience de ces régions et en ont conçu bien des frayeurs, insistent : « Quel plaisir peut-on trouver dans des lieux à ce point arides, peuplés de créatures qui ne ressemblent à rien, sorte de champs de bataille mornes à vous ruiner le souffle vital, et à vous faire trembler l'âme quand à vos oreilles parvient le son des gongs et des tambours des troupes ? » Ce à quoi, je réplique : « Qui n'a pas quitté son chez-soi, pense à tort que rien ne distingue les contrées des quatre orient, qu'on y mange, qu'on y boit, s'y habille et s'y pare de la même manière qu'on le fait soi-même. Celui qui parcourt le monde comprend que cette façon de voir est complètement erronée. S'il se contente de se rendre dans quelque gros bourg ou grande métropole, et ne pousse pas jusqu'aux lointains territoires des marches, il se dira qu'ici et là-bas sont, mis à part quelques traits de comportement légèrement dissemblables, en tout point identiques. Ce n'est qu'en abordant les territoires frontaliers qu'il réalise finalement que les enfers sont de ce monde et que les *rāksha*⁷ ne sont pas des créatures de l'au-delà. De ce moment, il comprend que la distance entre l'homme et la bête est ténue, et que les peuples de nos régions et ceux des confins sont aussi distincts les uns des autres que le sont le ciel et la terre, le séjour des morts et celui des vivants. Comment celui qui n'a pas parcouru ces espaces, ne les a pas de ses yeux vus, saurait-il que naître au Dongnan⁸, évoluer dans une grande cité, se vêtir de toile légère, dormir sur une couche douillette, manger du riz et de la soupe de poissons constituent d'incommensurables plaisirs. Tout cela pour dire que le voyageur, s'il comprend bien le bonheur qu'il y a à rester chez soi, se doit d'endurer son tourment jusqu'à son retour au bercail.

3 Il est une autre espèce d'homme qui n'envisage la maison que comme un lieu de torture ; pour eux, le voyage n'est aucunement une accumulation de vicissitudes, mais temporairement du moins, source d'agrément, et rien de moins qu'une voie de salut bien pratique. Tel Xiang Ping⁹, qui, une fois les mariages de chacun de ses descendants arrangés, gravit les Cinq Monts sacrés ; ou Li Gu qui se désolait dans une lettre envoyée à son frère cadet, d'avoir certes arpenté tout l'Empire, mais de n'avoir pu visiter Yizhou¹⁰ ; Taishigong¹¹, lui-même, ne doit-il pas d'avoir laissé à la postérité ses écrits qu'à ses voyages dans tant de sites fameux ? Du reste, quel homme pourrait sans en souffrir se priver de voyager ? Certains qui se dédient à la quête de la voie mettent capital et provisions dans leur baluchon et s'abandonnent entièrement à leur passion.

4 Quant à moi, si je bourlingue, c'est tout à la fois pour gagner ma pitance et élargir mes connaissances. Traversant un territoire, j'en observe les coutumes, parcourant un espace, je pèse ce en quoi il excelle. J'en profite pour goûter des choses que je n'ai jamais mangées et tester ce qui m'est inconnu ; quand j'en ai trop, j'en ramène à mes épouses : c'est alors comme si je rassasiais toute ma famille de la potée donnée aux cinq marquis Wang¹². Tout ceci n'est-il pas la chose la plus plaisante que l'on puisse concevoir dans une existence ?

Dès lors pourquoi imiter Ruan Ji, lequel, face à l'obstacle, se répandait en larmes, devenant la risée de ceux qui s'élancent dans les cieux sur de fringants coursiers¹³ ?

Document annexe

- Texte original (chinois)(application/pdf – 152k)

Notes

1 Grâce à Jacques Dars, qui vient de donner une élégante traduction d'une partie des essais du *Xianqing ouji* 閒情偶寄, dans un ouvrage intitulé *Les Carnets secrets de Li Yu. Un art du bonheur en Chine*, Arles, Philippe Picquier, 2003, 336 p. On peut lire le *Rouputuan* dans deux versions concurrentes (voir *La Chair comme tapis de prière*, trad. P. Klossowski, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1962, et *De la chair à l'extase*, trad. C. Corniot, Arles, Philippe Picquier, 1991) et cinq contes tirés des *Wushengxi* 無聲戲 (Comédies silencieuses) (voir *À mari jaloux, femme fidèle*, trad. P. Kaser, Arles, Philippe Picquier, 1990).

2 Celui qui a le plus contribué à sa réhabilitation par l'explication et la traduction est Patrick Hanan qui signa en 1998 *The Invention of Li Yu* (Cambridge Mass., Harvard University Press) que viendront compléter Chang Chun-shu et Shelley Chang avec *Crisis and Transformation in Seventeenth-Century China. Society, Culture, and Modernity in Li Yu's World*(Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992).

3 Sur ce roman, voir ma présentation dans Jacques Dars et Chan Hingho (éd.), *Comment lire un roman chinois. Anthologie de préfaces et commentaires aux anciennes œuvres de fiction*, Arles, Philippe Picquier, 2001, p. 182-196.

4 Né à Rugao 如皋 au Jiangsu 江蘇, il a grandi à Lanqi 蘭谿, la terre de ses ancêtres, localité proche de Jinhua 金華 dans l'actuelle province du Zhejiang 浙江.

5 Le *Xianqing ouji* a, depuis la fin des années 1980, été souvent réédité par des maisons d'édition soucieuses de toucher un vaste public ; aussi le texte d'origine, plus ou moins bien établi, est-il fréquemment accompagné de traductions en chinois moderne plus ou moins fidèles et inspirées. L'ensemble de l'ouvrage (ou même certains chapitres seulement) est parfois simplement livré en version moderne. De l'ensemble de ce corpus qui dépasse maintenant la douzaine de titres, nous n'avons retenu que la version réalisée par Shan Jinheng 單錦珩(*Baihua Xianqing ouji* 白話閒情偶寄, Lijiang, Lijiang, 1992), lequel avait livré, dès 1985 (Hangzhou, Zhejiang guji), l'édition critique de qualité qui sera revue pour constituer le troisième volume du *Li Yu quanji* 李漁全集 (Hangzhou, Zhejiang guji, 1991, 20 vol., vol. 3). Le texte que nous traduisons et reproduisons ici a pris cette version (p. 316-317) pour base et s'est appuyé sur plusieurs éditions anciennes pour lui restituer sa ponctuation d'origine. Dans ses *Carnets de Li Yu*, Jacques Dars n'a pas traduit ce texte. La consultation du chapitre « Propos sur le bonheur » (*op. cit.*, p. 280-288) sera un prolongement idéal pour la lecture de cette tentative de rendre sensible avec nos modestes moyens l'aisance et la vitalité du style d'un inimitable essayiste. Je tiens à remercier chaleureusement Solange Cruveillé et Philippe Che pour leur relecture attentive et la qualité de leurs remarques.

6 Li Yu joue sur la décomposition du mot *nilü* 逆旅, « hôtellerie », qui combine *ni* 逆, « contrarier », que Li Yu glose en *nijing* 逆境, « adversité », et *lü* 旅, « voyager ». Notre traduction n'est donc qu'un bien médiocre pis-aller pour une subtile et humoristique entrée en matière.

7 Les *rāksha* ou *rākshassa*, voire *rakcha*, selon les auteurs, *luocha* 羅刹 en chinois, sont des créatures démoniaques vivant sur de lointaines îles – on les dit originaires de Ceylan. Certains textes les décrivent dotées d'une peau sombre, de cheveux écarlates et d'yeux verts ; ces ogres et ces ogresses sont cannibales.

8 Dongnan : voir notre introduction et la note 4 ci-dessus.

9 Xiang Ping 向平 ou Xiang Chang 向長 (z. Ziping 子平) vivait au début de la dynastie des Han postérieurs (25-220). Fan Ye 范曄 (398-446), le compilateur du *Hou Han shu* 後漢書 (Histoire des Han postérieurs) qui range sa biographie dans la rubrique « Des

ermite » (*Juan* 83 : « Yimin zhuan » 逸民傳, Pékin, Zhonghua shuju, vol. 10, p. 2758-2759), n'apporte aucune explication sur ce qu'il advint de lui après son départ pour les plus beaux sites de la Chine.

10 La biographie de Li Gu 李固 (z. Zijian 子堅) dans le *Hou Han shu* (p. 2073-2091) occupe une bonne partie du *Juan* 63, preuve que l'homme joua un rôle non négligeable pendant cette période troublée de la dynastie des Han postérieurs. Pris dans les intrigues de cour qui suivirent la disparition de l'empereur Shundi 順帝 (126-144) qu'il servit, comme son successeur immédiat, Chongdi 沖帝 (145), à des hauts postes de responsabilité, il ne lui survécut pas longtemps, ses frères non plus. Yizhou 益州 correspond à la région qui a pour centre l'actuel Chengdu 成都, province du Sichuan.

11 Taishigong 太史公 n'est autre que le grand historien Sima Qian 司馬遷 (vers 145-85 av. J.-C.) dont on sait qu'il voyagea à travers tout l'empire des Han antérieurs (206 av. J.-C.-23 ap. J.-C.) et ses zones frontalières pour accumuler les matériaux nécessaires à l'écriture de certaines parties de son immense *Shiji* 史記 (Mémoires historiques).

12 Cette succulente potée agrémentant viandes et poissons est celle que l'empereur Chengdi 成帝 (33-7 av. J.-C.) des Han prodigua à cinq de ses oncles maternels du clan des Wang 王 qu'il fieffa en même temps.

13 Allusion difficile à rendre qui s'appuie sur l'image d'un Ruan Ji 阮籍 (210-263) incapable de prendre des décisions difficiles sans se réfugier dans le vin et les larmes, alors que d'autres caracolent comme les immortels capables de prouesses équestres jusque dans le ciel ; comprendre : capable de trancher dans le vif. Décrit comme « anticonfucianiste, grand buveur, passionné de taoïsme » par Jacques Pimpaneau dans son *Anthologie de la littérature chinoise classique* (Arles, Philippe Picquier, 2004, p. 264-266) dans laquelle il traduit trois de ses poèmes, Ruan Ji avait, comme l'a puissamment montré Donald Holzman (*Poetry and Politics. The Life and Works of Juan Chi*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976) une personnalité plus riche et plus complexe, car celui qui se retira des affaires publiques pour, dit-on, « s'adonner au vin » et préconisa pour la première fois en Chine l'anarchie, fut aussi un moraliste « traditionaliste, porte-parole du confucianisme le plus orthodoxe » (D. Holzman, dans A. Lévy (éd.), *Dictionnaire de littérature chinoise*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2000 (1994), p. 257-258).

Pour citer cet article

Référence électronique

Pierre Kaser, « Li Yu et le bonheur de voyager », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 1 | 2010, mis en ligne le 02 février 2010, Consulté le 18 mars 2013. URL : <http://ideo.revues.org/72>

Auteur

Pierre Kaser

Droits d'auteur

Tous droits réservés